

*Deux textes écrits pour le Cahier « Rocquet »  
autour de « La Bible juive et chrétienne »*

**ÉCRIRE DANS LES OMBRES DE L'ÉCRITURE, PAGE 2**

**Franck Damour**

**UNE RENCONTRE AUTOUR D'ÉLIE, PAGE 15**

**Maica Éliane Poirot, o.c.d.**

# Écrire dans les ombres de l'Écriture<sup>1</sup>

Franck Damour<sup>2</sup>

Dans *Élie ou la conversion de Dieu, Les cahiers du déluge, Chemin de parole, Les sept dernières paroles du Christ sur la croix*, et dans les autres proses de Claude-Henri Rocquet inspirées par une figure biblique, ce qui retient l'attention au premier abord est le souci des obscurs de la Bible, ses innomés. Rocquet aime donner la parole aux petits et aux muets de la Bible, comme la femme de Noé – « celle qui parle est notre mère. Nous ne savons pas son nom. La Bible, généreuse en généalogies et en noms de famille, n'a pas nommé celle qui dans l'arche prend soin de tous. Elle est la femme de Noé, la mère de ses trois fils et de leurs femmes. Et nous la devinons dans l'ombre de l'arche et de la vie obscure. Mais elle n'est pas saluée d'un nom et demeure silencieuse. Je l'ai devinée dans l'ombre de la Bible et j'ai commencé à l'entendre. » Claude-Henri Rocquet lit la Bible comme il regarde un tableau flamand de Bruegel ou Jérôme Bosch, dans leurs ombres, là où se cachent, se nichent, se recèlent les petits : la veuve sans nom de Sarepta, le vigneron Naboth, car « toute la gloire d'Élie est pour mettre en lumière l'humble et l'obscur Naboth » (Naboth auquel est consacré aussi la pièce *Jessica*). Là réside une des forces de ces textes : exhausser ces figures que l'on

---

<sup>1</sup> Copyright Franck Damour, 2010.

<sup>2</sup> NDLR : Franck Damour est enseignant, historien, écrivain (auteur d'un livre sur Olivier Clément) et co-animateur de la revue Nunc.

enjambe par habitude, donner parole à ces habitants des ombres de l'Écriture car ils sont autant de signes de la contre-histoire menée par Dieu dans les souterrains de nos humanités et de sa divinité. Car tel est le chemin choisi par Claude-Henri Rocquet : « Ce n'est pas la science qui éclaire l'obscurité de l'Écriture, ce n'est pas l'anthropologie, c'est l'obscurité de l'Écriture qui peut nous éclairer, surnaturellement, notre nature. Du moins, je veux le croire, je l'espère. » (*Chemin de parole*, éditions de Corlevour, 2009, page 24)

Écrire dans les ombres, c'est aussi laisser sa part à l'imagination dans les silences de la Bible. Imaginer ce qui se passe une fois que le fils de Joseph ou encore la veuve de Noé ont « tourné le tournant ». Exercice spirituel. Oraison imaginale, comme dans la page liminaire des *Cahiers du déluge*<sup>3</sup> (Desclée de Brouwer, 1997) :

« Ce sont les cahiers écrits par Japhet, fils de Noé, au temps du déluge, dans le noir de l'arche, et, plus tard, dans la lumière du nouveau monde. Cahiers lus à la lampe, à la bougie, mais bientôt le jour se lève et s'encadre dans la lucarne à crémaillère comme jadis dans la trappe ouverte sur le bleu dans nuages, pour la colombe. Les poutres du grenier ressemblent à l'arche. Un pupitre d'école, avec son encrier de porcelaine blanche encore doré d'encre violette, évoque la classe dont Japhet, sous la pluie interminable, se souvient. Quelque part, à peine

---

<sup>3</sup> NDLR : réédité dans *L'arche d'enfance* par Andas en 2008.

lisible, usée par des pluies d'avant le déluge, l'enseigne de l'échoppe : Noé, cordonnier. »

Ce travail de l'imagination est fait d'indices bibliques et de souvenirs personnels, d'attention aux détails du texte et à ses hors champ. Un travail de l'imagination dans les ombres du texte pour en faire apparaître tout le relief.

Un travail qui doit beaucoup à l'amoureux de la peinture. On comprend que dans *Chemin de parole* le chapitre central soit consacré à Baudelaire regardant Delacroix, le peintre du combat de Jacob. L'imagination est donc avant tout image peinte, avec des mots, comme le char d'Élie qui d'un coup nous apparaît : « Et tout ce feu, ce char, est rond comme une roue, une rose. Il a la forme d'une flamme, d'une feuille, d'un buisson saisi par le vent. Les chevaux du char resplendissent, ils sont blancs comme le givre et la neige. Un ange, certainement, l'aurige de Dieu, se meut dans la splendeur et tient les rênes. Les roues du char sont des ailes et entourent de tout côté le char comme autant de pétales. Les ailes du char sont des roues. Élie est debout dans la flamme. Il est debout dans le silence radieux de l'astre. Il monte au ciel dans un tourbillon, une tempête immobile de lumière. » (*Élie ou la conversion de Dieu*, Lethielleux, 2003, page 20).

La peinture, mais aussi le théâtre car les commentaires de Claude-Henri Rocquet relèvent aussi du mystère médiéval. Comme l'invention de ce dialogue entre la colombe et le corbeau dans l'arche de Noé (une invention au sens ancien du terme, une invention non comme une rupture, mais comme une

révélation de ce qui était caché, comme on inventait les reliques). Ces récits puisent ainsi à la spiritualité franciscaine, chère à notre auteur. Mais je n'explorerai pas cet aspect, car il me faudrait intégrer le théâtre, ce qui m'aurait entraîné trop loin de mes compétences, et aussi de l'espace imparti.

Un travail de l'imagination comme une remontée de l'enfance. Claude-Henri Rocquet s'en explique à la fin du livre sur le déluge : « J'ai regardé l'histoire du déluge et son récit dans la Genèse comme en levant une feuille vers la lumière on voit paraître le filigrane, le chiffre. » Geste d'enfant, que nous avons tous encore en mémoire, dans notre bras et dans nos pupilles. Comme celui d'ouvrir un coffre abandonné dans un grenier, où l'enfant Claude-Henri a trouvé ces cahiers de Japhet – ce *Livre de Japhet* –, car « en latin, l'arche se dit *arca*, ce qui veut dire coffre ». Là où la fiction rejoint l'exégèse, elle se fait *interprétation* comme d'un morceau de musique. Elle se fait invention. « Qu'un enfant soit celui qui se souvient de l'arche et la revive, cela dit bien aussi que l'arche est enfance : non l'enfance des années, mais l'enfance profonde, perpétuelle – intérieure. » Car si l'écrivain fait œuvre à partir de sa vie, cela est encore plus vrai lorsque, à son tour, il écrit l'Écriture.

Souvent, dans ces sortes de prologue ou de postlogue où il justifie son herméneutique, Claude-Henri Rocquet la situe d'abord dans la lignée de l'interprétation de l'Église : « Quand Jésus, dans l'agonie de Gethsémani, est seul, puisque les disciples dorment, qui l'entend ? sinon la mémoire profonde, la mémoire mystique, le cœur illuminé de ceux qui

croiront en lui, l'Église qu'instruit et inspire l'Esprit. »  
(*Les sept dernières paroles du Christ sur la croix*, Arfuyen, 1996, page 5).

Mais il rajoute toujours un détail autobiographique, reliant le commentaire à sa propre vie, rappelant la circonstance qui a provoqué ou accompagné le livre, qu'il s'agisse d'une affinité, d'une rencontre, d'un accident de la vie. Une des plus touchantes explications se trouve dans *Élie ou la conversion de Dieu*, au début du quatrième chapitre :

« Il y a dans l'histoire d'Élie un personnage pour lequel j'éprouve un attachement particulier, que l'hébreu nomme Obadyahou et le grec de la Septante : Abdias. Abed, la forme arabe de ce nom, me rappelle un jeune homme que j'ai connu en Algérie, nationaliste algérien, et soldat français comme je l'étais. Avant l'appel 'sous les drapeaux', j'avais lutté en France - en métropole - contre la guerre et pour la paix en Algérie et je portais les armes faute d'avoir eu le courage de préférer l'insoumission et la prison militaire, l'exil. J'étais soldat et il me fut donné de travailler loyalement contre la guerre au sein de la guerre, de faire quelque bien, d'apporter quelques secours à des opprimés. Pourtant, j'étais soldat, comme les autres, et, pour me justifier, peut-être, payer à l'avance quelque chose, contrebalancer ma compromission, je ne m'épargnais pas les risques de blessure ou de mort sur la route, les pistes. Je servais... Qu'est-ce au juste que je servais, en ces temps mêlés ? Mon prénom est Claude : cela veut dire boiteux - celui qui claudique. »

Voilà ce lien entre Élie et Jacob, cette liaison majeure de la constellation biblique de Claude-Henri Rocquet.

\* \*

« Lecture spirituelle, écriture d'un poète, 'composition de lieu', chemin d'une vie et cheminement à travers l'Écriture, chemin vers la Voie et le Verbe, ce livre, chemin de parole, est un ouvrage d'herméneutique et l'exemple particulier d'une méthode. » Autant d'angles d'interprétation qui expliquent une des facettes des récits bibliques de Claude-Henri Rocquet.

J'aimerais utiliser une autre catégorie, celle du *midrash*. Il me semble que Claude-Henri Rocquet se situe plutôt dans la filiation talmudique de l'interprétation de l'Écriture que dans la tradition chrétienne des quatre sens de l'Écriture : celle-ci propose comme un kaléidoscope de sens possibles, alors que l'exégèse talmudique cultive l'idée d'un commentaire infini, d'une œuvre ouverte. Cette caractéristique est plus particulièrement illustrée par les *midrashim* narratifs qui proposent des récits à partir de personnages, de moments de l'Écriture, en guise de commentaire. Le *midrash* use de paraboles, d'allégories, de métaphores, de jeux de mots sur les sons ou le sens, mais aussi de données propres à l'hébreu comme les concordances témuriques et guématriques. Selon l'article de l'*Encyclopaedia judaica* (New York, 1974), le *midrash* compte « l'élément de jeu et de licence poétique qui intervient chez un narrateur,

créateur ou artiste ». Un exemple net se trouve dans *Les sept dernières paroles* où Élie surgit dans la méditation sur la quatrième parole, celle de la déréliction, de l'abîme, centre de ce septenaire, selon l'exégèse spirituelle de Rocquet :

« Élie / Celui qui annonçait le Messie / Qui n'a pas connu la mort / Et que Dieu emporte dans un char de souffle et de feu / Un char d'esprit »

Élie surgit là comme par un mauvais jeu de mots – une confusion supposée entre « *éli* » et « *Élie* » –, sorte de faux pas interprétatif, un pied buttant sur la parole. Une boiterie. Comme celle de Jacob. Car la lecture de Rocquet est aussi un imaginaire personnel, avec sa constellation propre, comme celle de la parenté entre Élie et Jacob, entre Élie et Jean-Baptiste. Lecture arbitraire ? Elle le serait si elle était inféconde, or elle accouche d'une écoute renouvelée de l'Écriture, rendue possible par une connaissance intime du texte.

Et alors, parce que la fiction a ouvert la porte de l'Esprit, il est possible d'avancer une pointe spirituelle ou théologique, dans le sens orthodoxe du terme (l'Église orthodoxe a réservé le nom de Théologien à des poètes). Ainsi, il fallait avoir posé Japhet, l'avoir campé, accompagné son cheminement intérieur, pour pouvoir, à la page 44 et pas avant, donner à entendre : « Je voyais Dieu, soudain, non comme un juge, un homme en colère, mais à l'image de mon père, pauvre, sur une chaise de paille, dans une cabane de vieilles planches flottant sur la mer. Je le voyais comme un mendiant sur la fin du monde, demandant la grâce pour la vie, triste, mais encore plein d'espérance. » Car

comment comprendre le déluge autrement que par sa fin ?

Cette méthode narrative autant que poétique permet des inventions, met à jour des implicites du texte, entendez-moi bien : pas des choses implicitement dites, entre les lignes ou les mots, mais des choses implicitement imaginées, portées par l'action, par le récit, mais passées sous silence par celui-ci : « Entre les mots du récit, il faut entendre le sens des silences. » (*Chemin de parole*, page 25). Comme la question que se pose Rocquet devant Abraham sur le mont Moriah : « Il ne dit rien. C'est l'acte qui va répondre. [...] Dieu met à l'épreuve Abraham. – Et si nous entendions qu'Abraham met Dieu à l'épreuve ? » J'ai déjà évoqué ces paroles prêtées à ces obscurs de la Bible. Ainsi la femme de Noé, nouvelle Ève – pourquoi cela a-t-il été caché par les commentateurs chrétiens, alors que Noé a si souvent été vu comme le nouvel Adam ? Elle qui est « la part maternelle de Dieu ».

Cela donne aussi des fulgurances, saisissantes, qui ouvrent un autre sens sans conclure (et c'est là que l'écriture se fait la plus féconde, à mon sens) : ainsi le « saint voleur » (retrouvant la formule de Bossuet), cloué aux côtés du Christ, ce « dernier disciple ». En effet, le royaume sera pris par effraction... Ou encore cette phrase : « Pour Noé, notre père, nous avons creusé la première tombe. » La tombe de Noé, première des nouvelles tombes.

« Que faire, quand on rencontre dans un texte qu'on suppose inspiré, qu'on tient pour saint ou sacré,

ce qui semble une erreur, une altération, un défaut, une bourde, un bourdon ou, d'une version à une autre, d'une traduction à une autre, une différence délicate ? » C'est aussi cela écrire dans les ombres de l'Écriture. Claude-Henri Rocquet retrouve la métaphore de la peinture : « Le peintre a ses repentirs. » Ce qui l'amène à rejoindre un célèbre précepte de l'herméneutique talmudique, énoncé par Rabbi Akiba, « la Tora ne parle pas le langage des hommes », principe qui veut que rien dans la Bible n'est du au hasard, tout y est essentiel : « On peut aussi faire le pari que le texte, déconcertant, est à prendre ou à entendre tel qu'il est ; on peut choisir ce parti : position, non pas 'intégriste' mais 'intégraliste'. Homère quelquefois sommeille, sans doute, mais les sommeils d'Homère, et ses rêves, peuvent avoir leur prix. »

Un pari de la Foi qui rejoint le pari du Texte.

\* \*

Habituellement l'Écriture est présentée comme l'histoire de Dieu parmi les hommes. Cela peut s'entendre de différentes façons : il s'agit d'une autre façon de dire que l'Écriture est inspirée ; on peut aussi vouloir dire que l'Écriture raconte la façon dont les hommes se représentent Dieu, comment Celui-ci se révèle peu à peu à eux, et il s'agit alors de démonter les idoles de Dieu, de démonter le Dieu de l'homme, surtout de ceux qui sont, tel Élie, des « idolâtres de Dieu ». Cela renvoie enfin à la dimension historique de la révélation biblique.

Mais il y a un autre sens encore : l'Écriture est aussi l'histoire de Dieu parmi les hommes, c'est-à-dire la façon dont Dieu se révèle à lui-même dans le dialogue avec sa créature. Cette tentative est évidemment illustrée dans *Élie ou la conversion de Dieu*. Ce n'est pas un hasard que cette prise de conscience soit devenue aussi claire dans ce livre sur Élie, qui a accompagné Claude-Henri Rocquet au cours de son chemin biblique (il s'en explique longuement dans le chapitre intitulé « Credo »). Élie compte sans doute parmi les plus religieuses des figures bibliques : ce prophète incarne viscéralement ce monde porteur des trois monothéismes historiques, figure attachante et passionnée de l'attestation de Dieu. C'est la vie intérieure de cet être spirituel – j'écris bien *être*, car Élie n'est pas un spirituel, il est spirituel – que Claude-Henri Rocquet narre. Une narration, un *midrash*, de la transformation d'Élie mis en face de Dieu, et de la transformation de Dieu mis en face d'Élie. Dans sa narration de la vie intérieure d'Élie, de l'enlèvement sur le Char à l'Horeb, l'auteur quête les traces de la « conversion de Dieu », conversion de Dieu à Lui-même peut-être, une conversion qui suit Élie comme une vocation, entraînant tous ceux qu'il croise. Car tel est le prophète, « un homme qui se tait. Un homme qui écoute l'immense nuit où il respire. Il entend l'évidence de l'inouï, la confiance du Verbe. Il entend Dieu entendre l'homme. » (*Élie ou la conversion de Dieu*, page 12)

Élie n'est pas le seul, il y a aussi Job et Abraham, Noé à un moindre degré. Chaque fois le point de basculement du regard que Claude-Henri Rocquet

recherche (*midrash* signifie en hébreu « qui vient du drash », racine signifiant « exiger » et « rechercher ») est celui du basculement interne à Dieu. « L'histoire de Job, la passion de Job, sa patience serait ainsi non l'histoire incompréhensible d'un homme juste et innocent tourmenté avec l'assentiment d'un Dieu juste – ou injuste ; le sujet d'un pari scandaleux ; mais l'histoire de Dieu, la passion de Dieu, plus incompréhensible encore – mystérieuse. Une expérience de Dieu lui-même, pour se connaître, pour se parfaire, grâce à l'homme, sa créature ; un approfondissement de l'infini ; et l'homme : l'allié de Dieu dans sa perfection. » (*Chemin de parole*, page 27)

Ces *midrashim* sont aussi le fruit de l'oraison, dans la durée. La maturation est claire entre les écrits des années 80 ou 90 et les plus récents, une maturation qui se voit dans l'intégration du style. Car l'interprète, c'est le style ! La méthode est le style lui-même. Une exégèse est une écriture. Une interprétation est une création. Au point de reproduire, par mimétisme, par percolation, le rythme même de l'Écriture. Lisons la première page du récit sur Élie :

« La Voie.

Midi. Grand jour de feu. Lumière. À peine un souffle, parfois.

Et depuis l'aube, au cœur du fils, l'angoisse et le chagrin.

L'orbe immense du jour et le chemin abrupt qui s'ouvre devant eux.

Au plus aride, au plus mûr de l'été, au plus étincelant du jour, sur cette route qui longe le Jourdain et parfois de haut le surplombe, abrupte, marchent deux prophètes d'Israël, blanchis de poussière, presque invisibles. Un vieillard, un jeune homme, et l'un est maigre, noueux, sec, une vieille vigne, l'autre est trapu, un ours, tête ronde et rase : Élie, Élisée. La barbe d'Élie est fine et blanche. La barbe d'Élisée drue et noire. Bruns comme le pain brûlé tous deux. Sandales fauves sur les pierres brûlantes. Ils s'en vont dans le feu. Ils savent l'un et l'autre qu'ils dont ensemble sur terre leurs derniers pas. »

Cet extrait reprend les trois principaux outils que Claude-Henri Rocquet aime utiliser dans ses *midrashim*.

La première est l'approfondissement du détail de l'Écriture. Il est midi, mais que signifie ce midi, quelle est sa signification dans la durée, dans le lieu, de quel moment s'agit-il ? Cela n'apparaît pas dès les premiers mots, il en faut d'autres, autant d'entailles dans le roc de la parole.

Claude-Henri Rocquet multiplie les chiasmes, plus ou moins achevés, dans la structure même de ses phrases, et cette pensée en chiasme se prête admirablement à une traduction de l'incarnation et du dialogue de l'homme et de Dieu. Et puis *chiasmos*, en grec, c'est la chose disposée en croix...

Le troisième est le ressassement. Comme on suce des cailloux dans la bouche. Rappeler les sons, les noms. Remuer dans sa bouche leur passé, la mémoire

de ces noms. Comme pour faire apparaître le goût intérieur du verset, libérer ses arômes sourds.

« Il fit un songe, Jacob, l'enfant Jacob, l'un des deux fils, celui parti sur le chemin. Le menacé. L'aîné. – Le revêtu du droit d'aînesse par subterfuge. L'usurpateur. Le voleur de bénédiction. Celui qui a trompé son père aveugle et faible.

Il fit un songe.

Une échelle posée sur la terre touchait au plus haut du ciel jusqu'à l'invisible.

Une échelle entre le ciel et la terre.

Une échelle entre la terre et le ciel. » (*Chemin de parole*, page 84)

Le style est l'interprétation.

À une condition : se laisser traverser par l'Écriture à mesure qu'on l'a soi-même traversée.

## Une rencontre autour d'Élie<sup>4</sup>

Maica Éliane<sup>5</sup>, o.c.d.

Claude-Henri Rocquet m'était inconnu lorsque j'ai reçu sa première lettre, alors que j'étais au Carmel de Saint-Rémy (Côte d'Or), qui est placé sous la protection du saint prophète Élie. Il me faisait part de l'importance d'Élie dans son cheminement, de son interrogation devant le fauteuil vide qui lui est consacré dans la synagogue de Cavaillon, de son désir de rejoindre la Fraternité Saint-Élie qui venait de naître le 14 décembre 1991, pour le quatrième centenaire de la mort de saint Jean de la Croix.

Cette Fraternité, née sous l'impulsion de théologiens orthodoxes comme Olivier Clément, Élisabeth Behr-Sigel, le Métropolitain Emilianos Timiadis, d'amis arméniens et protestants, regroupe des amis du Monastère Saint-Élie qui partagent son enracinement carmélitain et œcuménique, sous la protection du saint prophète de Tisbé. Appartenant à diverses confessions chrétiennes, ils s'engagent à oeuvrer pour l'Unité des chrétiens par la prière, dans la charité et la vérité évangéliques, et cherchent à

---

<sup>4</sup> Copyright, 2010, Sœur Éliane Poirot, o.c.d.

<sup>5</sup> NDLR : Maica Éliane est la supérieure du skite fondé en Roumanie par le carmel de rite byzantin, le Monastère Saint-Élie de Saint-Rémy-les-Montbard en Bourgogne. Parmi ses nombreux ouvrages, « Les prophètes Élie et Élisée dans la littérature chrétienne ancienne », Abbaye de Bellefontaine, 1997.

mieux connaître leurs racines juives, « le lien qui relie spirituellement » juifs et chrétiens.

Claude-Henri et son épouse sont entrés dans la Fraternité Saint-Élie dès la première année de celle-ci, en août 1992. Lors d'une réunion de cette Fraternité en janvier 1994, Claude-Henri a formulé ainsi les raisons de sa présence, ses attentes :

- *le lien avec le prophète Élie, c'est-à-dire avec l'Esprit saint (« il a parlé par les prophètes »,*
- *un œcuménisme « essentiel », ouvert, grâce à Élie, grâce à l'Esprit, à toute la famille d'Abraham,*
- *la Fraternité pourrait être, si Dieu veut, un lieu d'accueil et d'appel pour ceux dont le chemin demeure à leurs yeux encore incertain (Élie est le maître de ceux qui n'ont pas rencontré de « maître spirituel », dit une tradition).*

Dans la vie de Claude-Henri Rocquet, Élie tient une place à part, car ce prophète a non seulement rouvert à l'auteur « la porte du livre de Moïse », mais l'a aussi « remis en chemin vers l'Évangile » et l'Église<sup>6</sup>. L'icône de l'enlèvement d'Élie est posée sur son bureau. Le fauteuil suspendu d'Élie à la synagogue a réveillé en lui l'esprit d'enfance et a fait fondre son cœur qui détestait la Bible et la folie des prophètes. Il écrit un poème, *Élie*, qui récapitule sa soif de salut universel :

*Élie ! Élie ! mon prophète aux yeux clos, que vois-tu  
Dans la nuit dont tu tires sur toi les pans ? (...)*

---

<sup>6</sup> C.-H. ROCQUET, *Chemin de parole*, Éditions de Corlevour, 2007, p. 45-47.

*Je vois le monde sauvé luire au travers de la roche  
Comme au travers d'un diamant paraît le monde*<sup>7</sup>.

Ainsi le prophète de feu l'a-t-il conduit à l'Église, et tout particulièrement à l'Église de Russie, alors que pour moi c'est l'Église, en particulier l'Ordre du Carmel, qui m'a fait découvrir Élie et, à partir du prophète, l'Orthodoxie. C'est en entrant au Carmel que j'ai réalisé que mon nom de baptême Éliane m'avait placé sous sa protection, à l'insu même de mes parents, bien que mon père soit né un 20 juillet, mais, catholique de rite romain, il ignorait que c'était le jour de la fête de saint Élie... Aussi la prieure n'a-t-elle pas changé mon nom lors de ma prise d'habit, car Éliane était un nom bien adéquat pour le Carmel ! Et tout au long de ma vie carmélitaine, le patriarche du Carmel, « Dux et Pater carmelitarum », m'a conduit peu à peu vers l'Orient, vers tous ceux qui le vénèrent, chrétiens, juifs et musulmans, dans l'attente de son retour, précurseur du Messie ou de la seconde venue du Christ.

Deux chemins différents, mais qui se rencontrent en Élie.

Si *Élie ou la conversion de Dieu*<sup>8</sup> (2003) est consacré à la figure du prophète, l'ensemble de l'œuvre de Claude-Henri s'y réfère souvent.

En 1986, dans *L'auberge des vagues*<sup>9</sup>, C.-H.

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 96-97.

<sup>8</sup> NDLR : Éditions Lethielleux.

<sup>9</sup> NDLR : Édition Granit, 1986, épuisé.

Rocquet publie un récit *Route de Ninive*, devenu *Jonas*<sup>10</sup> dans une version scénique en 2005. Jonas y apparaît comme le fils de la veuve de Sarepta qu'Élie a ressuscité, conformément à une tradition juive que rapporte saint Jérôme.

Dans la pièce de théâtre *Jessica*<sup>11</sup> (1994), nom de la fille imaginaire de Naboth, la figure principale est le vigneron assassiné par Jézabel.

*Hérode*<sup>12</sup> (1992), qui fut écrit dans le même temps que *Jessica*, fut réédité avec une postface en 2006. L'auteur confie alors combien Élie le *travaillait* depuis des années. En fait c'est l'espérance de l'apocatastase qui travaille l'auteur tout au long de *Hérode*, comme d'autres œuvres. Hérode vis-à-vis de Jean se compare à Achab vis-à-vis d'Élie. Jésus qui a ressuscité une petite fille comme Élie a ressuscité le fils de la veuve de Sarepta serait-il Élie ?

Dans la *Petite vie de saint Martin* (1996, et dans sa version revue en 2005 sous le titre *Martin de Tours et le combat spirituel*<sup>13</sup>), la spécificité de la méditation de Claude-Henri réside dans la présentation continue de Martin comme double et disciple d'Élie : le geste final du prophète – le manteau laissé à Élisée – est choisi comme la clé de voûte de la vie de Martin.

« Cet homme [Hilaire] à la parole si facile, si

---

<sup>10</sup> NDLR : Édition Andas, 2005.

<sup>11</sup> NDLR : Édition Granit, 1991, épuisé.

<sup>12</sup> NDLR : Réédition, en 2006, par Lethielleux.

<sup>13</sup> NDLR : Nouvelle édition, en 2005, par François Xavier de Guibert.

ample, ce théologien qui fut aussi poète et le premier à composer des hymnes, aimait plus que toute parole et tout chant le silence, la voix de fin silence qu'entendit Élie : et c'est Dieu qu'il entendit » (p. 62). « Élisée, ayant rencontré Élie au bord du champ où il laboure, pris par le regard et la parole du prophète, saisi par l'homme de Dieu pour le suivre et le servir désormais, avant de recevoir son manteau en héritage, Élisée obtient d'Élie la permission de revoir ses parents. Le voyage de Martin vers son père et sa mère, dans la patrie de sa première enfance, a-t-il un sens analogue ? » (p. 66). Et d'évoquer la brise légère qui enseigne au terrible Élie la douceur (p. 70), la résurrection du fils de la veuve de Sarepta (p. 81), le renversement des idoles (p. 84), le corbeau (p. 93), le miracle de l'huile (p. 109), le face à face avec Achab (p. 110), le désespoir d'Élie (p. 119) tout comme la résurrection d'un enfant (p. 134). Ce faisant, Claude-Henri se situe dans la typologie prophétique de la *Vita Martini* de Sulpice Sévère (vers 360-420).

Le texte biblique de Judith ne comporte pas de références directes au prophète Élie, mais Claude-Henri, dans son livre *Judith* (2005), situe Béthulie, au bord de la plaine d'Esdreton, en rappelant que là se trouvait la vigne de Naboth, « au temps d'Élie, le prophète ». Le manque d'eau à Béthulie lui évoque la sécheresse du temps d'Élie. Agar, servante de Judith, est une « autre femme de Sarepta, sauvant Élie, prophète d'Israël »<sup>14</sup>.

---

<sup>14</sup> C.-H. ROCQUET, *Judith*, François-Xavier de Guibert, 2004, p. 15 ; 30 ; 103.

Dans *Les sept dernières paroles du Christ sur la croix*<sup>15</sup> (1996), celle de « Eli Eli lama sabacthani » évoque

« Élie  
Celui qui annonçait le Messie  
Qui n'a pas connu la mort  
Et que Dieu emporte dans un char de souffle et de  
feu  
Un char d'esprit  
Alors que Jésus meurt attaché sur cet arbre de  
sang et d'échardes »<sup>16</sup>.

Dans *Vincent van Gogh jusqu'au dernier soleil*<sup>17</sup>, à plusieurs reprises intervient le prophète Élie. Le peintre lui-même qui grillait du désir de connaître la Bible à fond affirme avoir lu et relu la vie d'Élie<sup>18</sup>

---

<sup>15</sup> NDLR : Édition Arfuyen.

<sup>16</sup> C.-H. ROCQUET, *Les sept dernières Paroles du Christ sur la croix*, éd. Arfuyen, 1996, p. 33.

<sup>17</sup> C.-H. ROCQUET, *Vincent van Gogh jusqu'au dernier soleil*, coll. *Un certain regard*, Mame, Paris, 2000, p. 20, 88, 96, 144.

<sup>18</sup> Dans huit de ses lettres datées de 1876-1877, il est question d'Élie. Cf. V. VAN GOGH, *Correspondance générale*, vol. 1, *Biblos*, Gallimard, Paris 1990, ou : V. VAN GOGH, *Les lettres*, Bruxelles 2009 (édition critique complète illustrée en 6 volumes). Nous indiquons en premier lieu la référence de l'éd. de 1990, puis celle de 2009 : Lettres du 2 août 1876 (72, p. 110 / 87, p. 106); du 10 novembre 1876 (80, p. 127 / 97, p. 130) ; du 28 février 1877 (87 – ne comporte pas le passage sur Élie / 104, p. 143); p. 151 (Sermon) ; du 31 mai 1877 (99, p. 193-194 / 118, p. 166) ; du 12 juin 1877 (101, p. 201 / 120, p. 175) ; du 3 août 1877 (dans l'éd. de 2009 seulement 124, p. 182) ; du 7 septembre 1877 (109, p. 220 / 130, p. 192) ; du 25 novembre 1877 (114, p. 238 / 135, p. 205). Dans son premier sermon du 29 octobre 1876, il est question de l'Ange de

« dont il a médité la figure de la déréliction au char de feu ». La scène d'Élie en route vers l'Horeb, désespéré, puis réconforté par l'ange, a particulièrement retenu son attention. Dans « La nuit étoilée », le clocher de l'église « touche le bas et la frange du ciel comme Élisée reçoit le manteau d'Élie encore brûlant de la rosée surnaturelle ». En interprétant la peinture « Champ de blé aux corbeaux », que Claude-Henri considère comme son testament, c'est encore la figure d'Élie qui apparaît : « Si ces corbeaux, si cette nuit, cette nuée noire, venaient au secours du malheureux comme ceux qui secoururent Élie dans la sécheresse et le feu répandu sur tout le pays ? Pas de soleil sinon celui du blé solaire. Pas de char de feu pour l'âme et le corps de Vincent mais cet océan de feu sur quoi le regard à l'infini s'en va ».

Dans *Chemin de parole*<sup>19</sup>, (2007), qu'« éclaire la lumière du saint prophète Élie »<sup>20</sup>, « Lazare vivait depuis toujours dans la compagnie de Moïse et d'Élie » (p. 99).

En 2005, le *Polyptyque de Noël*<sup>21</sup> offre à notre méditation un bouquet de « Noëls ». Élie y est présent dès le premier poème dédié au poète Norge : la grotte de Bethléem rappelle « celle où le prophète Élie a voilé son visage sous le souffle enfantin de Dieu ». Dans le « Noël du zèbre », il prête à cet animal les paroles

---

Charité.

<sup>19</sup> NDLR : Éditions de Corlevour.

<sup>20</sup> Dédicace de l'auteur sur l'exemplaire qu'il m'a envoyé.

<sup>21</sup> NDLR : Édition Ad Solem.

suivantes : « Je suis vêtu de noir et de blanc, les couleurs du manteau d'Élie que j'ai connu dans le désert ».

Déjà en 1996, Claude-Henri Rocquet avait envoyé pour *Mikhtav*, revue de la Fraternité Saint-Élie, *Noël de la fin du temps*, et en 2003, *Berceuse de Noël*. La parution du *Polyptyque de Noël* ne clôt pas l'inspiration de l'auteur. Chaque année, un nouveau poème ouvre le *Mikhtav* de décembre : en 2006, *Noël de la Lune et de Marie* ; en 2007, *Noël de l'hiver* ; en 2008, *Noël des gens du voyage* ; en 2009, *Noël de l'aveugle* ; et cette année ce sera *À l'enseigne des trois chemins*. La finale du *Noël de l'hiver* fait encore appel à Élie : au soir de sa vie, alors que l'inspiration semble tarie, Élie vient en aide au poète :

« – Te souviens-tu d'Élie au seuil de la caverne ?  
Je te fais don d'une parole de silence. »

À plusieurs reprises, Claude-Henri Rocquet a contribué à la revue *Mikhtav*. Dans le n° 7 (1993/3), un extrait de son livre *Bruegel, la ferveur des hivers*<sup>22</sup> à propos de l'icône occidentale évoque Élie se voilant le visage.

En janvier 1996, dans le cadre de la semaine de prières pour l'Unité des chrétiens, Claude-Henri Rocquet nous invite à découvrir la pensée de Mircea Eliade ; il en donnera un compte-rendu dans *Mikhtav* sous le titre : « Fragment d'un journal »<sup>23</sup>.

---

<sup>22</sup> C.-H. ROCQUET, *Bruegel, la ferveur des hivers*, Édition Mame, 1993, p. 108-109.

<sup>23</sup> NDLR : voir aussi ces pages dans *Les racines de l'espérance*,

Dans sa conférence, « Lanza del Vasto et la prophétie – L’arche et le char de feu »<sup>24</sup>, C.-H. Rocquet s’interroge sur « le lien que peuvent avoir entre elles ces deux figures de prophète, Noé, en qui Lanza a pu se reconnaître, et Élie ».

Il participe à la fête de saint Élie 2003 pendant laquelle un recueil de *Mélanges* auquel il a contribué est offert à la théologienne orthodoxe Élisabeth Behr-Sigel. De même il offre un article pour les *Mélanges* qui sont offerts deux ans plus tard au Métropolitain Emilianos Timiadis<sup>25</sup>.

Voici la dédicace à « *Élie ou la conversion de Dieu* » que l’auteur m’écrit avec grande générosité : « *Sans vous, sans la Fraternité, aurais-je écrit ce livre ? Le voici : il n’est sans doute pas un chapitre qui ne doive quelque chose au trésor que vous avez rassemblé, éclairé, transmis (...)* ». De fait ce livre jaillit de l’humus patristique qui entoure la riche figure d’Élie<sup>26</sup>. Cette profonde méditation du cycle biblique d’Élie dans la ligne des Pères rejoint l’urgence de notre aujourd’hui : comment prendre le chemin de la miséricorde et non de la

---

L’Œuvre, 2013.

<sup>24</sup> *Mikhtav* 38 (déc. 2003), p. 4-16.

<sup>25</sup> C.-H. ROCQUET, « Constantin Brancusi et l’alliance des contraires », dans *Toi, suis-moi ! Mélanges offerts à Élisabeth Behr-Sigel*, éd. Monastère Saint-Élie, 2003, p. 464-477 ; « Le pain et la parole », dans *Que tous soient un ! Mélanges offerts au Métropolitain Emilianos Timiadis*, éd. Monastère Saint-Élie, 2005, p. 359-364.

<sup>26</sup> Cf. un ensemble de textes patristiques qui présentent une thématique commune : l’amour de Dieu pour les hommes face au zèle du prophète : *Le saint prophète Élie d’après les Pères de l’Église*, SO 53, Abbaye de Bellefontaine 1992, p. 91-169.

violence. Tel Père affirme qu'Élie se mit à pleurer lorsque les corbeaux cessèrent de lui apporter sa nourriture quotidienne, tel autre qu'il versa de grandes larmes à la mort du fils de la veuve. La Bible ne dit rien des larmes d'Élie, mais Claude-Henri les trouve à l'Horeb lorsque Dieu demande à Élie : « Que fais-tu là ? ». Élie pleure derrière le pan de son manteau. Il pleure comme un enfant. « Il a trouvé dans la caverne de son cœur, au fond de ses vieux os, l'enfance. Il entend de tout son être cette parole qui sera dite plus tard, mais qui est éternelle : 'Si vous ne redevenez comme ces petits enfants, vous n'entrerez pas au Royaume des cieux' »<sup>27</sup>.

Ma rencontre avec Claude-Henri autour d'Élie s'est enrichie d'une affinité commune avec la Roumanie. Alors que le Seigneur m'a conduite en Roumanie pour y fonder un skite consacré à la prière pour l'Unité, dans le silence d'une vallée des Carpathes, à proximité d'un monastère orthodoxe Saint-Élie (sic), les entretiens de Claude-Henri avec Mircea Eliade, parus sous le titre *L'épreuve du labyrinthe*<sup>28</sup> (1978, 1985, 2006), mettaient en scène autour de Mircea Eliade, nombre de Roumains comme Cioran, Ionesco, Brancuși... Pour les *Mélanges offerts à Élisabeth Behr-Sigel*, publiés par la Fraternité Saint-Élie en 2003, Claude-Henri fera don d'un article sur « Constantin Brancusi et l'alliance des contraires », texte qui sera repris en 2009 dans le n° 3 des *Carnets*

---

<sup>27</sup> C.-H. ROCQUET, *Élie ou la conversion de Dieu*, Lethielleux 2003, p. 127 ; p. 149.

<sup>28</sup> NDLR : Réédition en 2006 par les éditions du Rocher.

d'*Hermès*<sup>29</sup> avec un autre texte sur Eliade et un sur Ionesco. Heureuse *Polyphonie roumaine* qui met en lumière la richesse de la spiritualité roumaine, trop méconnue !

Un mois avant sa mort, Mère Élisabeth<sup>30</sup>, dont Claude-Henri a su recevoir son sourire<sup>31</sup>, écrivait : « Il me semble qu'entrer dans la Fraternité Saint-Élie, c'est s'engager non seulement à invoquer chaque jour le saint prophète ou à participer à différents rassemblements-rencontres ; c'est entrer dans une vie nouvelle que Dieu lui-même indique à Élie : « Pars d'ici, marche face à l'Orient, cache-toi au torrent de Carith : tu boiras au torrent ». Le torrent : l'Amour. Dieu est Amour. La prière dans l'Amour fait l'Unité ». N'est-ce pas là aussi l'aboutissement de la recherche de Claude-Henri Rocquet dont l'œuvre nous invite à un chemin intérieur, à la prière continuelle et pour qui « la preuve de Dieu est que l'homme puisse croire que Dieu est amour »<sup>32</sup> ?

---

<sup>29</sup> NDLR : janvier 2009.

<sup>30</sup> Fondatrice du Carmel de Saint-Rémy : cf. Mère ÉLISABETH, *Partir*, éd. Monastère Saint-Élie, 1998.

<sup>31</sup> Cf. C.-H. ROCQUET, *Fragment d'un journal*, dans *Mikhtav* 14 (avril 1996), p. 12-18, spéc. p. 18.

<sup>32</sup> C.-H. ROCQUET, *Élie ou la conversion de Dieu*, Lethielleux 2003, p. 256.